

# Ils en sont venus aux mains !

**Néo-artisans.** Banquiers, responsables marketing, agrégés... Ils ont quitté leur job pour un travail manuel. Enquête sur un phénomène.

PAR CLÉMENT PÉTREULT  
(AVEC LAETITIA STRAUCH-BONART)

Lorsque Estelle Lévy s'est retrouvée au chômage à 38 ans, elle a fait comme tout le monde : « *J'ai rempli mon CV en ligne. Sauf que, au moment de cliquer sur la touche "Publier", j'ai eu un gros doute.* » Elle a alors repoussé son clavier et éteint son ordinateur. Avec un diplôme d'école de commerce et plusieurs postes de cadre dans la grande distribution, elle n'aurait pas eu de difficulté à retrouver un emploi. Mais elle ne voulait plus de cette vie-là. Six ans plus tard, la voici métamorphosée en boulangère – radieuse – dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il lui a fallu passer un CAP de boulangerie, fabriquer du pain jour et nuit pendant un apprentissage ardu, puis vendre tous ses biens pour s'installer à son compte. « *Au final, je travaille deux fois plus pour gagner la moitié de mon ancien salaire, mais je ne regrette rien.* » Devenue cheffe d'une entreprise de huit salariés, elle met toujours la main à la pâte et réfléchit quand elle pétrit ses fournées

du soir. Une transfuge de l'industrie agroalimentaire sait, mieux que personne, le soin qu'il faut apporter au choix de ses fournisseurs. Elle farfouille dans son stock et exhibe le sainte-maure-de-touraine qu'elle fourre dans ses sandwiches, brandit le chocolat fin qu'elle fait fondre dans ses ganaches et caresse les fruits frais qu'elle dispose sur ses tartes. Sa reconversion agit sur elle comme une thérapie du bonheur : « *Mon ego va très bien ! Je reçois des compliments toute la journée.* » Et lorsqu'il se présente quelques problèmes, « *ils sont tellement concrets qu'ils ne m'empêchent pas de dormir la nuit.* » Les métiers manuels seraient-ils un nouveau refuge pour intellectuels surmenés ? « *Oui, mais on est loin d'un nouveau Larzac et du grand retour à la terre !* nuance Catherine Elie, directrice des études et du développement économique à l'Institut supérieur des métiers. *Ces nouveaux artisans sont d'abord des entrepreneurs.* » En 2015, plus de 25 % des créateurs d'entreprises artisanales avaient un diplôme supérieur au bac et 10 % un diplôme supérieur au

## Le modèle allemand

Les jeunes Allemands ont une approche bien différente du travail manuel. Ils sont près de 1,5 million à suivre chaque année des formations professionnelles en apprentissage. C'est trois fois plus qu'en France. Résultat, l'Allemagne compte parmi les plus faibles taux de chômage des jeunes en Europe, ses entreprises ont moins de difficultés à recruter sur des postes techniques et l'ascenseur social fonctionne.

master. Le mouvement ne semble pas s'inverser : « *La génération Y est attirée par les activités passion et ne rechigne pas à devenir son propre patron* », explique la chercheuse. Mais pourquoi tant de vocations tardives ? Tout simplement parce que le travail manuel n'a pas la cote dans notre imaginaire. « *Pour concilier les faces méprisables et vertueuses du travail, les hommes du Moyen Âge ont distingué le travail manuel du travail non manuel* », expliquait l'historien Jacques Le Goff. Aujourd'hui encore, même face à un chômage de masse durablement installé, la France reste le pays du diplôme... Alors qu'un CAP de plomberie garantit un emploi plus rapide et mieux rémunéré qu'un doctorat en sciences humaines, aucun parent ne poussera sa progéniture vers ce genre de métier. La désaffection est même assumée et organisée par la société, à travers un système éducatif qui se débarrasse des mauvais élèves en les orientant vers des filières professionnelles.

Pourtant, et les Californiens le savent, les plus belles entreprises naissent toujours au fond d'un garage. Fred Jourden et Hugo Jézégabel travaillent dans un parking aveugle dans le nord de Paris. Ils ont monté Blitz Motorcycles, un atelier de mécanique où ils personnalisent de vieilles motos pour clients éduqués « *qui veulent se sentir un peu bad boys* », résume Fred. Assis sur une de ses Harley à paillettes violettes, cet ancien responsable marketing chez CaraMail raconte comment il a plaqué un job en or. « *Je m'étais offert* ■■■

**« Nous faisons l'exact inverse de ce que j'ai appris en école de commerce. Et ça nous réussit plutôt bien. »** Fred Jourden, mécano et ex-cadre chez CaraMail



**Révélation.** Dans une autre vie, Estelle Lévy était cadre dans la grande distribution. Six ans après avoir perdu son emploi, la voici boulangère à son compte dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

■■■ *une moto ancienne. Comme je ne supportais pas d'être dépendant d'objets que je ne comprenais pas, j'ai pris des cours de mécanique. Je n'allais quand même pas me laisser raconter n'importe quoi par un garagiste!*» Tombé amoureux des moteurs, il s'inscrit à un CAP de mécanique en cours du soir. Pendant un an, il quitte le travail à 17 heures, ce qui dans une start-up revient à exercer à mi-temps. Une fois diplômé, il finit par démissionner pour fonder cet atelier. Les débuts sont épiques. «*On a tâtonné. On fabriquait des motos pour nos potes. Des moteurs ont pris feu et on a perdu quelques boulons sur la route, mais c'est comme ça qu'on est devenu des pros*», raconte Hugo, l'ancien paysagiste un peu timide. Dix ans plus tard, Hugo et Fred sont devenus les rois de la branchitude à deux roues. Le carnet de commandes est plein à craquer, et les clients doivent patienter au moins un an avant de découvrir leur moto. «*Je me sens demiurge, je redonne vie à des objets donnés pour morts, jubile Fred, qui repense chaque jour à ses années d'études. Aujourd'hui, nous faisons l'exact inverse de ce que j'ai appris en école de commerce. Et ça nous réussit plutôt bien.*»

Après avoir travaillé dans un think tank à Washington, l'Américain Matthew B. Crawford a lui aussi tout plaqué pour des bécanes. Réparateur de motos et philosophe, l'auteur du passionnant «*Eloge du carburateur*» (La Découverte) nous explique pourquoi il faut remettre les mains dans le cambouis pour retrouver une «*certaine intelligibilité du monde*»: «*Dans le monde actuel, nous pouvons avoir l'impression de nous déplacer dans des lignes de force projetées de loin par des forces impersonnelles, vastes et difficiles à saisir, et que personne ne peut embrasser seul. Avoir une réelle prise sur le monde est une expérience individuelle assez rare, et c'est précisément ce*



**Ça roule.** Fred Jourden (à g.), ex-responsable marketing chez CaraMail, et Hugo Jézégabel ont créé, il y a dix ans, Blitz Motorcycles, un atelier de mécanique où ils personnalisent de vieilles motos. Leur carnet de commandes est plein pour un an.

*qu'offre le travail manuel. Votre effet sur le monde y est direct, et les fruits de votre action sont exposés aux yeux de tous. C'est un besoin humain élémentaire.*»

«*Small is beautiful, et si l'artisanat est à la mode, c'est qu'il permet de maîtriser son métier, de travailler sans un patron sur le dos, confirme François Moutot, directeur général de l'Assemblée permanente des chambres de métiers et de l'artisanat. Ce n'est pas un hasard si 20 à*

*30 % des reprises se font aujourd'hui grâce à des transfuges de grandes entreprises.*» Tout plaquer pour échapper à l'absurde, c'est romantique? «*Pas du tout. Je pensais que ces "néo-artisans" renonçaient à l'argent et au pouvoir pour s'abandonner entièrement à l'art et la matière. Alors qu'en fait ils sont très pragmatiques et parfaitement efficaces. Ils recyclent les connaissances de leurs vies précédentes avec talent et sont de redoutables professionnels*», décrypte Laurence Decréau, auteure de «*L'élégance de la clé de douze*». Olivier Beurton en est le parfait exemple. Attablé devant le menu unique du jour, il se marre: «*Déboucher des chiottes est très gratifiant, c'est être le sauveur*»,

L'INTÉGRALITÉ  
DE L'INTERVIEW  
DU PHILOSOPHE  
MATTHEW  
B. CRAWFORD SUR  
**lepoint.fr**

SÉBASTIEN LEBAN POUR LE POINT

**« Avoir une réelle prise sur le monde est une expérience individuelle assez rare, et c'est précisément ce qu'offre le travail manuel. » M. B. Crawford**

triomphe l'ex-directeur général de Pierrot Gourmand, devenu plombier-chauffagiste dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Ce diplômé d'HEC s'est reconverti il y a douze ans. « *Je voyais arriver le moment où il me faudrait à nouveau faire la danse du ventre devant des cabinets de recrutement, mais je n'en avais plus envie, se souvient-il. Comme tout le monde, j'ai cherché la bonne idée pour monter une boîte. Je n'ai pas trouvé.* » Il prépare en parallèle l'agrégation d'économie et un CAP de plombier-chauffagiste. Reçu aux deux, il choisit la plomberie. Ce patron de 55 ans en tenue de chantier défend son choix ultrarationnel : « *Je gagne de quoi rester à l'aise dans ma caste* », celle d'un fils de médecin et chirurgien du 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Une entreprise de plomberie avec deux techniciens se révèle rentable, surtout lorsque son gérant sort d'HEC : « *J'aime l'idée de faire partie de l'économie réelle. Je suis intéressé, mais pas avide. Je paie correctement mes employés et je ne râle pas contre les charges* », avance le plombier agrégé, qui conclut : « *Le travail manuel, c'est sensuel.* » D'ailleurs, il ne porte jamais de gants.

**Quasi-artistes.** « *Le Moyen Age a inventé la distinction entre le travail manuel, qui maintient le monde paysan au bas de l'échelle sociale, et le travail créatif, qui élève* », écrivait encore Jacques Le Goff. La création, voilà ce qui transforme les artisans en quasi-artistes et attire les reconvertis. A tel point que travailler de ses mains passé la quarantaine est devenu une vengeance de bon élève. Juliette Bouzoua suivit la voie royale que lui indiquaient ses profs : bac mention très bien, prépa HEC, Sciences po, avant d'atterrir dans une banque en tant que responsable d'études en gestion d'actifs. « *J'ai fait tout ce qu'il fallait faire. Mais je peux dire aujourd'hui que ça n'était pas ce que je voulais faire* », analyse la jeune femme, devenue maître verrier. Dans son atelier de Saint-Maur-des-Fossés, elle crée ou restaure des vitraux dans les règles de l'art. « *Tout est gratifiant dans ce travail. Lorsque je restaure des pièces fabriquées par des artisans il y a plus*



### ◀ Paul Pires da Fonte

Ebéniste

Après une école d'architecture en Australie, il est architecte pour Renzo Piano pendant quatre ans. Il termine actuellement une formation de menuiserie en sièges.

« *J'ai eu peur de m'enfermer dans mon confort et de regretter toute ma vie de ne pas avoir tenté.* »

*de cent ans, je dois comprendre leur technique personnelle, m'imprégner de leur système. J'ai l'impression de dialoguer avec eux* », confie-t-elle. De son passage en entreprise elle conserve un souvenir étrange. Elle évoque « *ces réunions où l'on ne décide jamais de rien* », ce chef qui, au lendemain d'un séminaire de motivation, oublie de venir au rendez-vous où elle devait lui soumettre le produit d'un travail de plusieurs semaines : « *Il m'a envoyé un SMS le lendemain me disant : "Désolé, j'avais des choses urgentes à faire"* ». Elle en fera un burn-out : « *Je ne pouvais plus toucher un ordinateur. D'ailleurs, aujourd'hui encore, j'évite.* » C'est en repensant aux vitraux de Chagall qu'elle a finalement trouvé sa voie. Le jour de l'épreuve pratique de son CAP, elle se découvre « *plus stressée qu'à Sciences po* ». Fraîchement diplômée, elle vient d'installer son atelier dans une dépendance de sa maison et déjà travaille à ses commandes. Elle présente ses premiers travaux et reçoit le prix Jeune Talent du Carrousel des métiers d'art et de création. Comme la plupart des néo-artisans, elle fait l'objet d'une sincère curiosité sociale et attire les confidences : « *Lorsque je raconte mon histoire, à tous les coups les gens embraient sur ce qu'ils rêveraient de faire* », témoigne-t-elle. Elle découvre aussi des moments déroutants : « *Il m'est arrivé de venir en tenue de chantier sur des rénovations d'appartements chics. J'ai croisé des voisins dans la cage d'escalier. Mes saluts sont restés sans réponse...* » Comme si découper du verre l'avait rendue invisible ■

### ▼ Cécile Barbara Mosaïste

C'est en achetant un petit kit au BHV que cette journaliste se découvre une passion pour la mosaïque. « *J'ai aligné mes petits carreaux, et j'ai adoré.* » Après un licenciement économique, elle hésite à en faire son métier. « *J'avais peur de devenir chèvre à couper des petits carreaux toute la journée.* » Alors, elle teste son envie sur la durée et travaille quelques mois auprès de Pierre Mesguich, artiste connu de tous les mosaïstes. Puis elle passe son CAP de carrelage et s'installe en Bourgogne.

« *J'aime bien pouvoir écrire sur mon CV "Admissible à l'Ena et CAP de carrelage"* ». »

